

BUREAUX: Rue Nain, 1. Roubaix, Tourcoing: Trois mois... Six mois... Un an...

JOURNAL DE ROUBAIX

QUOTIDIEN, POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL

DIRECTEUR-GERANT: J. REBOUX. Le Nord de la France: Trois mois... Six mois... Un an...

On s'abonne et on reçoit les annonces: A ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain, 1; A TOURCOING, chez M. Vanaverbeck, imprimeur-libraire, Grande-Place; A LILLE, chez M. Béghin, libraire, rue Grande-Chaussée...

ROUBAIX, 5 JANVIER 1870

Tous les organes de l'opinion publique, à l'exception des journaux condamnés à l'irréconciliable, saluent avec un joyeux empressement le Cabinet du 2 janvier.

Quant au monde des affaires, c'est par une hausse de un franc sur la rente qu'il a accueilli le nouveau ministère; depuis longtemps aucun Cabinet n'avait été l'objet d'un pareil accueil.

L'année 1870 commence donc sous les auspices les plus favorables, et si l'appel que l'Empereur adressait naguère au patriotisme des membres du Corps législatif, est entendu par tous les partis, en dehors de l'enceinte parlementaire, les intérêts matériels en souffrance, comme ceux de l'ordre politique ne tarderont pas à recevoir de larges satisfactions.

Le télégraphe nous transmet les premières impressions ressenties, au dehors, à la nouvelle de la formation définitive du ministère Ollivier. A Berlin, c'est tout d'abord au point de vue de la conservation de la paix que cet événement est envisagé.

La Gazette de l'Allemagne du Nord, parlant du nouveau Cabinet français, s'exprime ainsi;

« Les programmes des deux fractions du centre d'où est sorti le nouveau ministère, ont signalé la nécessité d'une politique de paix. Le nouveau ministre des affaires étrangères, n'est lié par aucun antécédent politique. Il est hors de doute qu'en entrant au pouvoir, il n'aura pas hésité à se donner pour but la réalisation de ce programme commun. Ce ministre trouvera le plus puissant appui dans les relations amicales qui existent entre la France et toutes les puissances étrangères. »

Le Morning post voit dans la réponse de l'Empereur au président du Corps législatif, lors de la réception du 1er janvier, une preuve des excellentes intentions de Sa Majesté, et l'Evening Standard trouve dans l'assentiment donné par elle à l'admission, parmi ses conseillers, des amis de M. Ollivier la confirmation de ces mêmes intentions.

Ainsi l'impression produite, au dehors comme au dedans par les faits que nous apprécions, est du meilleur augure. Laissons au temps le soin de féconder la phase nouvelle dans laquelle nous entrons.

Le Sénat a tenu une séance hier mardi. M. de Buttental a donné lecture d'une demande tendant à interpeller le gouvernement et spécialement les ministres des affaires étrangères, des finances et de l'agriculture et du commerce, sur la politique commerciale que le nouveau cabinet entend suivre tant à l'extérieur qu'à l'intérieur.

A l'extérieur, sur les intentions du cabinet à l'égard des traités internationaux, dont l'expiration est plus ou moins prochaine.

A l'intérieur, sur l'esprit dans lequel sera préparée la refonte générale de notre tarif de douane, travail annoncé par l'Empereur; sur le rôle du conseil supérieur de l'agriculture et du commerce dans ces questions; sur le mode de recrutement de ce conseil et sur l'autorité de ses décisions; sur les résultats de l'enquête agricole et sur les travaux de la commission supérieure de cette enquête.

Cette interpellation sera communiquée au gouvernement et le jour de la discussion ultérieurement fixé.

J. REBOUX.

CORRESPONDANCE PARISIENNE

Paris, mardi 4 janvier.

Nous devons constater que la composition du nouveau cabinet ne rencontre dans le camp des irréconciliables que des critiques de détail: tel, par exemple, qui ne voudrait pas louer l'Empereur ou M. Emile Ollivier d'avoir amené aux affaires MM. Buffet et Daru, ne parle qu'en termes ironiques du choix de M. Maurice Richard comme ministre des Beaux Arts; il reproche à M. Ollivier d'avoir débuté par un acte de favoritisme et plaisante agréablement l'alter ego, le fidus Achates du nouveau garde des sceaux; un autre, encore plus en veine de fine ironie, appelle M. Maurice Richard « la rose du Cabinet. » Enfin d'autres blâment le dédoublement du ministère de la maison de l'Empereur et des Beaux Arts, parce que le budget va se trouver

grevé d'une charge nouvelle, ce ministre ne devant avoir pour tâche que de mesurer la longueur des jupes de nos danseuses d'Opéra. Ils oublient qu'eux-mêmes se sont plaints de ce que la direction des Beaux Arts était confiée à un maréchal de France.

Si les critiques ne reposent pas sur des griefs plus considérables, il faut reconnaître que le gouvernement vient de remporter une grande victoire, et que ses adversaires sont pour le moment fort embarrassés. Nous venons de lire un grand nombre de journaux des départements: à quelques exceptions près, qui, du reste, étaient prévues, la formation du ministère est accueillie avec une satisfaction loyalement exprimée.

On sait aujourd'hui les moindres détails des allées et venues qui ont abouti le 1er janvier à 9 heures du soir, à l'approbation par l'Empereur de la liste que lui présentait M. Ollivier. Et en cette circonstance, il serait injuste de méconnaître le service qu'a rendu au pays M. Magne. C'est lui en effet qui a fait avorter les deux combinaisons qui furent un moment acceptées par M. E. Ollivier; c'est lui qui fit pressentir le discrédit qui dès le premier jour frapperait un ministère de replâtrage. Il s'est trouvé lui-même sacrifié au dernier instant, non sans regret probablement, mais le service n'en était pas moins rendu.

Le 31 décembre et le 1er janvier, l'Empereur, harcelé par des obsessions de toutes sortes, aurait déclaré nettement qu'il avait chargé M. Ollivier de former le cabinet, qu'il lui maintenait ce mandat de confiance et que lui-même ne voudrait connaître les noms des nouveaux ministres que quand la liste ministérielle serait complète. Ce n'est donc que dans la soirée que l'Empereur signa le décret que lui présenta M. Ollivier; et c'est ainsi qu'on peut reconnaître à M. Ollivier le principal honneur de la constitution du cabinet, puisque c'est chez lui que furent réunies les adhésions.

Le ministère a huit jours pour se préparer à paraître devant les Chambres, et l'on dit qu'il se propose de faire connaître dès le début de la session les projets de lois qu'il présentera.

Les deux centres ayant par le fait opéré leur fusion, on se demande comment s'opérera la fusion de leurs programmes. On sait qu'ils différaient sur quelques points essentiels. Nous verrons de quel côté viendront les concessions. On dit déjà que les députés du centre gauche devenus ministres n'insistent pas pour une dissolution de la Chambre, pour la nomination directe des maires par les conseils municipaux, pour le partage du pouvoir constituant entre le Corps législatif et le pouvoir exécutif. En revanche, ils maintiennent la nécessité des économies budgétaires et des réductions d'impôts; on dit qu'ils persistent également à faire attribuer au jury l'appréciation des délits de presse.

Le ministère naît dans d'excellentes conditions: il a pour lui l'opinion publique; on espère qu'il aura aussi l'énergie et la résolution.

Les jeunes du Sénat ne veulent pas rester en arrière du mouvement libéral. On annonce que M. de Maupas déposera une demande d'interpellation sur la politique intérieure. Ce sera une occasion pour M. Ollivier de faire un brillant début devant notre Chambre haute.

Le bruit persiste que M. Haussmann va prendre sa retraite: il serait remplacé par M. Chevreau qui est toujours à Paris. Samedi M. Haussmann donne un grand dîner auquel doivent assister tous les ministres: ce serait un dîner d'adieu.

La Chambre, à sa rentrée, devra nommer trois vice-présidents: pour remplacer M. de Talhouët, on désigne M. A. Leroux; pour M. Daru, M. Grévy; pour M. Chevandier de Valdrôme, M. Martel ou M. Busson-Billault.

Hier au lieu dans la galerie de Diane le grand dîner annuel des maréchaux: les hommes étaient en uniforme, les femmes couvertes de diamants: c'était un vrai éblouissement.

L'Empereur, prenant tout à fait au sérieux son rôle de souverain constitutionnel, est allé aujourd'hui chasser à Marly, pendant que les nouveaux ministres s'installent dans leurs bureaux respectifs.

On dit que M. Odilon Barrot va être nommé procureur général près la cour de cassation.

On annonce aussi d'importants changements dans le haut personnel diplomatique.

CH. CAHOT.

BOURSE DE PARIS DU 4 JANVIER.

Hier le cours officiel de clôture avait été dépassé à 74.10 et 20 sur le 3 0/0. Ces cours se trouvent à peu près confirmés aujourd'hui: on cote successivement 74.10, 20, et 30, pour fermer à 74.20. Le découvert continue de maintenir les cours par ses rachats, mais de nombreuses ventes du comptant viennent au secours de la place, et pour la première fois depuis deux ans, on cote 10 et 15 c. de report. On a procédé aussi à la liquidation des valeurs, et, excepté le Suez qui accuse encore 2 à 3 fr. de déport, les chemins et valeurs industrielles ont un report assez élevé: on fait 1.50 sur le Lombard; 2.50 sur l'Autrichien et 10 et 15 c. sur l'Italien qui est relativement lourd à 57.90. En somme après une secousse aussi violente, la bourse semble revenir à plus de modération et les acheteurs feront bien de profiter de l'optimisme du marché pour réaliser leurs immenses bénéfices.

CELLIER.

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX du 6 Janvier 1870.

— 31 —

CHRISTINE

PAR

LOUIS ÉNAULT

XII

(suite.)

Se prunelle, contractée comme celle de l'aigle, percant la distance: elle se rendait compte du moindre détail avec une merveilleuse lucidité; elle voyait les efforts de l'une pour ralentir sa course, et les efforts de l'autre pour précipiter la sienne. Elle ne pouvait prévoir quel serait enfin le résultat de cette folle vitesse. Une anxiété terrible oppressait son sein.

Cependant le vent se leva du nord et jeta la neige pénétrante et fine dans les yeux du cheval noir. Il s'arrêta une seconde, et, voyant venir à lui le tourbillon épais, il pirouetta par une demi-volte rapide, et changeant de

direction brusquement, tourna sur lui-même, comme s'il eût voulu décrire un grand cercle, dont Georges eût été le centre. Le cavalier, attentif à tous ses mouvements, coupa par une oblique, et ne tarda point à l'atteindre. Nadéje alors rassembla toute son énergie, et, se renversant violemment en arrière, sciant la bouche, puis lâchant une rêne et roidisant l'autre, elle jeta son cheval de côté. Celui-ci, voyant auprès de lui un autre cheval immobile, s'arrêta enfin.

Tant que le danger dura, Nadéje avait courageusement lutté. Mais ses forces étaient à bout; elles l'abandonnèrent tout à coup: ses mains défaillantes laissèrent tomber les rênes. Georges n'eut que le temps de courir à elle; il la reçut presque évanouie dans ses bras. L'animation de la course avait peint ses joues des plus vives couleurs; mais dès qu'elle fut arrêtée, le sang reflua vivement au cœur, et elle devint pâle comme la neige dont le blanc tapis couvrait la terre; ses lèvres décolorées n'avaient plus de paroles, ses yeux éteints plus de regards. Mais, aperçue ainsi et comme à travers la poésie du danger; elle était peut-être plus séduisante encore. Elle avait perdu son chapeau; ses longs cheveux s'étaient dénoués: ils frémillaient sur son cou comme les ailes d'un cygne noir; ils inondèrent la tête du jeune homme. Il la prit et l'enleva du terre, comme un enfant; elle abandonnait mollement à ses étreintes son corps souple et charmant. Il la garda quelques secondes dans ses bras, jus-

qu'à ce qu'il sentit battre son cœur ranimé; puis il l'assit doucement sur la neige. Il n'avait rien pour la réchauffer: il se mit à genoux devant elle, ouvrit son habit, prit les deux mains glacées de la jeune fille, et les posa sur sa poitrine. Le vent lui jetait les cheveux de Nadéje au visage; il les écartait en frissonnant; ils revenaient d'eux-mêmes, et semblaient voler au-devant de ses baisers. Cependant la chaleur de la vie peu à peu la pénétrait; une teinte rose nuança délicatement ses joues; ses lèvres remuèrent comme si elles eussent parlé, mais on n'entendait point les paroles. Georges l'appela, tout bas, et comme s'il eût craint de la réveiller d'un beau rêve:

Nadéje! Nadéje! c'est moi! ne craignez rien... revenez à vous! Nadéje! chère Nadéje!

Nadéje, lentement, doucement, avec la grâce et la langueur d'une gazelle mourante, releva ses longues paupières. Au lieu d'un regard, ce fut une larme qui s'en échappa.

« Oh! j'étais bien, dit-elle; je croyais que j'allais mourir! »

Georges ne répondit rien, mais il la couvrait d'un regard ardent. Nadéje vit ses cheveux dénoués et répandus; elle essaya de les relever.

« Je ne puis pas! » murmura-t-elle; il avait tiré ses gants et tenait toujours dans les siennes ses deux mains glacées.

« Sauvez! sauvez par vous! dit Nadéje

tout à coup, en le regardant avec un accent de reconnaissance passionnée. Oh! j'aimerais la vie, maintenant que je vous la dois. »

Un petit fâché qu'elle portait au cou s'était détaché; Georges le renoua. Nadéje prit sa main qui tremblait, et, avec un geste de brusquerie tout à la fois charmante et sauvage, elle la baisa... Puis elle le repoussa, rougit, et, comme vaincue par l'instinct de la sainte pudeur, cacha sa tête dans ses deux mains. Georges les écarta, non sans peine, et il vit son visage tout baigné de larmes.

Christine fut oubliée.

« Tu m'aimes donc? » s'écria-t-il en la pressant dans ses bras.

« Il le demande! » murmura Nadéje avec une voix d'ange.

Ils échangeaient mille promesses et mille serments dans un seul baiser.

Cependant Nadéje la première se dégagea de l'étreinte avec plus de vivacité qu'on n'eût dû l'attendre de la langueur sentimentale dans laquelle on la voyait plongée.

Georges surpris releva les yeux.

L'œil de Nadéje était fixe, et sa main étendue se dirigeait vers Stockholm.

« Oh! cette femme, murmura Nadéje, avec une sorte d'égarément, elle vient te prendre à moi. Je ne veux pas! » Et elle appuya sa tête sur la poitrine du jeune homme.

Georges se retourna: il aperçut au loin un petit point noir, immobile d'abord, qui

grossit en se rapprochant lentement, puis enfin devora l'espace en devenant de plus en plus distinct.

C'était le traîneau de Christine.

La comtesse, nous l'avons dit, tout en suivant la chasse, d'un peu loin peut-être, car elle venait la dernière, n'avait perdu aucune des péripéties de la course. De l'œil et de la pensée elle avait surveillé la fuite de Nadéje et la poursuite de Georges: tant qu'elle les avait vus courant et séparés, elle n'avait éprouvé qu'une inquiétude vague; quand elle s'aperçut qu'ils étaient arrêtés et réunis, l'inquiétude devint une crainte réelle et bientôt une poignante angoisse. La course, l'air, la foule, l'animation de la chasse, ces mille bruits joyeux, le son des trompes entendus par intervalles, tout cela excita ses nerfs, troubla son sang, exalta son imagination, et elle prit un de ces partis violents que, dans le calme, elle eût repoussés comme indignes d'elle. Elle n'eut plus qu'une idée... Les séparés, interrompre le tête-à-tête, les glacer par sa présence... reprendre Georges! Nadéje avait raison.

La suite au prochain numéro.